

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 40

Artikel: Une recette de Barnum : l'art de faire fortune
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200480>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Echos tardifs.

Il est bien tard pour parler encore de lui ! Et tenez, pourtant : pendant que j'écris ces lignes, quelqu'un passe sous ma fenêtre en sifflant :

Voici venir le roi et la reine !

Hier, en remontant le joli vallon du Flon, j'ai rencontré un groupe de fillettes qui chantaient :

Dans les bois fleuris,
Il est des feuilletes toutes, toutes petites.

Quelques pas plus loin, un gamin poussait à pleins poumons :

Hourrah ! qu'à nos couleurs les maisons se pavoisent !

Si tant de gens pensent encore au Festival, il me sera bien permis de dire deux mots de sa musique. La *Schweizerische Musik Zeitung* m'a précédé sur ce terrain et a formulé quelques critiques sérieuses que je me réserve d'examiner. La critique de M. Platzhoff-Lejeune, je me plais à le reconnaître, est loyale et bienveillante, ce que toute critique devrait être. Je négligerai donc les autres.

J'ai été enthousiasmé, moi, comme des milliers d'autres ; j'ai eu la gorge serrée par l'émotion et ai chanté le *Cantique suisse* de toute mon âme au moment de l'apothéose. C'est peut-être que je suis gobeur, c'est possible. Dans ce cas, je demande à le rester, à rester capable d'emballement, d'émotion et d'enthousiasme irraisonné : à ces défauts je dois les plus beaux moments de ma vie. Je ne permets par contre à personne de suspecter la sincérité de mon admiration ; gobeur, peut-être ; hypocrite, non, et ma profonde affection pour Jacques-Dalcroze est tout à fait étrangère aux opinions que j'émet sur ses œuvres. J'aime Jacques-Dalcroze à cause de sa musique, entre beaucoup d'autres causes ; je n'aime pas sa musique à cause de lui. Seulement, je le retrouve dans sa musique tel que je le connais dans l'intimité ; et dans le Festival, en particulier, je le retrouve tout entier. Cette musique, et même ces mauvais vers — puisque nos inspecteurs des rimes et césures les déclarent exécrables — débordent de sincérité, de cœur et d'amour naïf pour le pays. Je n'y découvre aucune ficelle, aucun truc ; c'est là de la musique populaire exempte de toute trivialité. La recherche de l'effet est honnête, et il s'obtient par des moyens licites, dont la simplicité fait toute la grandeur.

Il est vrai que le Festival brille surtout par ses qualités de grâce. C'est dans le genre gracieux que Jacques-Dalcroze excelle ; aux accents héroïques et sombres, il est moins expert. Pensez-vous qu'il l'ignore ? L'artiste n'est-il pas mieux placé que quiconque pour savoir le genre qui lui convient le mieux ? Et chargé de composer une œuvre à la gloire de son pays, l'artiste n'aurait pas eu le droit de concevoir cette œuvre selon son tempérament, selon sa nature ? Si vous aviez à commander un tableau à Hodler, lui reprocheriez-vous d'avoir choisi comme sujet de vieux Suisses à

la mine farouche et non une nature morte ou une maine ?

Le Festival vaudois a été écrit pour le peuple, avec le but bien défini de glorifier la patrie en un tableau de joie et d'espoir. Son auteur a voulu exalter le sentiment national et faire aimer notre beau pays ; il a évité le ridicule du déclamatoire et du grandiloquent qui sont étrangers à notre caractère national. Avant tout, il a cherché à plaire, et il y a réussi. Le but qu'il a poursuivi, il l'a atteint. D'où je conclus — toujours simpliste ! — que le Festival est une bonne œuvre.

Rentré chez moi, j'ouvre la partition, je me la chante, je me la joue, j'évoque les images vues et trouve, à l'examen plus approfondi de la musique — et même des « mauvais vers » — que loin de s'effacer, l'impression se précise. Je reconclus que le Festival, bonne œuvre, est aussi une belle œuvre, et ne mérite ni les sarcasmes, ni les airs dégoûtés de certains blasés.

Je soumetts enfin le livret à une dernière épreuve et je constate que le texte — les « mauvais vers » — s'il est traité avec une très grande liberté de forme, est constamment poétique d'idée et jamais vulgaire de sentiments. C'est l'expression populaire et sans prétentions de pensées toujours gracieuses et parfois élevées. J'envoie alors promener les grognons, et reconnais en le Festival une œuvre digne de l'auteur des *Chansons romandes*, certes, mais digne aussi du compositeur du *Concerto*, du *Quatuor*, de *Sancho*, et de tant d'autres œuvres justement estimées des musiciens sérieux.

Passons maintenant en revue quelques critiques. M. Platzhoff-Lejeune trouve exagéré le nombre de huit morceaux empruntés à des œuvres antérieures et intercalés dans la partition du Festival. Si l'on considère les dimensions de la dite partition et le fait qu'elle a été écrite en un temps relativement court pour une exécution sans lendemain, ce reproche paraîtra peu fondé.

Celui de longueur excessive paraîtra plus sérieux. Le Festival est certainement long ; mais je ne connais personne qui, à l'exécution, l'ait trouvé « trop » long. L'intérêt au dernier acte ne fut pas moindre qu'aux premiers et personne n'a été tenté de partir avant la fin. C'est en tout cas un bon point pour l'auteur, une « circonstance atténuante ».

Les deux derniers actes ont paru au critique de la *Schw. M. Z.* très inférieurs aux précédents. Je dois concéder que j'ai été déçu à l'exécution par l'acte de Rolle. La fin dut en être modifiée au cours des répétitions et il lui manqua un dénouement ; bien que sensé représenter une scène historique très animée, il s'en dégagea une certaine impression de monotonie. Et pourtant, si vous examinez un à un les morceaux qui le composent, vous devrez reconnaître dans cet acte quelques-unes des perles musicales de l'œuvre. Je ne citerai que le chœur :

Bouèbes, petits bouèbes,
Vous êtes l'espoir en grains.

le toast du libraire Durand et la *Chanson du Léman*.

Comment M. Platzhoff-Lejeune peut déclarer le dernier acte le plus faible de tous, passe ma compréhension. Le considérable ballet des fleurs, contrairement à ce que dit le critique, ne contient que fort peu de fragments déjà connus et est une chose ravissante du commencement à la fin. Il n'y a pas « pot-pourri » d'airs connus, mais rappel de quelques airs populaires entre beaucoup de musique nouvelle. Quant à l'apothéose, il est injuste, partition en main, de prétendre que la musique ne fut pour rien dans l'effet colossal qu'elle a produit.

Enfin je ne puis souscrire au verdict de M. Platzhoff-Lejeune sur les chansons populaires de Jacques-Dalcroze en général. Je ne trouve pas que les *Chansons romandes* et en particulier les *Chansons de l'Alpe* nous présentent un paysan, un montagnard de pure convention. Serait-il vrai que l'homme qui vit le plus près de la nature soit totalement dépourvu de cœur et de sentiment, incapable d'une pensée élevée et touchante ? Jusqu'à plus ample informé, je me refuse à le croire, et ce que j'ai vu du montagnard en Valais et dans les Alpes vaudoises n'est pas de nature à me faire changer d'idée.

Je ne chercherai pas à montrer à M. Platzhoff-Lejeune que dans l'idée de l'auteur il y a une « unité » dans son Festival ; que cette unité est à la fois philosophique et thématique. En y regardant de plus près il la découvrira sans peine ; mais, puisqu'il ne l'a pas vue du premier coup, il semble bien qu'elle ne soit pas ressortie suffisamment à l'exécution. Beaucoup de causes y ont contribué, qu'il serait facile d'énumérer ici ; mais le fait n'en demeurerait pas moins constant.

Et maintenant, on cessera sans doute de se disputer à cause du Festival. Par contre on continuera à le chanter : c'est l'essentiel.

ÉDOUARD COMBE

Surnoms de villes vaudoises.

Un dicton populaire caractérise ainsi certaines villes vaudoises :

Politique d'Yverdon.
Richesse de Lausanne.
Chicane de Morges.
Courtoisie de Vevey.
Coutume de Moudon.
Antiquité d'Avenches.

Quelqu'un de nos lecteurs connaîtrait-il par hasard les surnoms applicables aux villes de Grandson, Payerne, Oron, Orbe, Cossonay, Echallens, Rolle, Aubonne, Nyon, Cully, Aigle Bex, Vallorbe, etc ?

Une recette de Barnum.

L'art de faire fortune.

I. Choisissez le genre d'affaires qui convient à vos inclinations naturelles.

II. Que votre parole soit toujours sacrée.

III. Quoi que vous fassiez, faites-le de toutes vos forces.

IV. Ne faites usage d'aucune espèce de bois-son énervante.

V. Espérez, sans être trop visionnaire.

VI. N'éparpillez pas vos efforts.

VII. Ayez de bons employés.

VIII. Faites de la publicité.

IX. Soyez économe.

X. Ne comptez que sur vous-même.

Le nouveau tram à Ouchy.

L'autre jour encore il était à l'essai : c'était comme une grande boîte trop neuve et trop jaune qui, lentement, dévalait la route d'Ouchy et qui, à chaque manquement des freins, soulevait un gris nuage de poussière.

On restait sur place, on accordait un coup d'œil à cette « première », puis on passait, après avoir remarqué l'air digne et sacerdotal du conducteur, et les figures graves de quelques messieurs.

Mais d'autres exultaient ! Le petit peuple de la rue, les mômichons aux culottes fendues, aux mollets tannés, les petits pirates, amateurs de choses drôles ou sensationnelles et qui, nez au vent, ont toujours l'air de les quêter.

« Le v'là ! le v'là ! » Toute une horde l'attendait, le cou tendu, les yeux fixés sur le tournant du boulevard de Grancy.

Le v'là ! Ce furent là les deux mots, expressifs en leur simplicité, qui m'apprirent qu'Ouchy possédait un tram. Tout à coup, il apparut au contour — la petite bande des nez sales se prit à trépigner ; — lentement d'abord, il descendit la rampe. Alors on lui vit une escorte : la horde hurlante des mômichons — moineaux piaillants des trottoirs — dévala derrière lui, avec des clameurs victorieuses et des gambades folles ! Il descendait, le tram jaune, un peu comme un triomphateur ; à la hauteur des Jordils, il eut comme un renflement de gloire, et comme un regard de pitié pour la pauvre petite « ficelle », qui rampait là-bas, au ras de la terre.

Ouchy a un tram. Depuis aujourd'hui il est en service régulier ; même, — est-ce une hantise ? — mais il me semble que pour ceux qui l'entendent, il ne fasse que monter et descendre ; c'est qu'on n'a pas encore l'oreille faite à ce grondement plutôt désagréable qui passe par toutes les nuances du crescendo et du decrescendo.

Eh bien, moi, je la regrette, ma bonne vieille route d'Ouchy, blanche de poussière, rude de cailloux ou bien ruisselante de pluie et qui, par son calme, vous donnait encore l'illusion qu'on habitait la campagne.

Le soir, elle avait parfois quelque chose d'idyllique ; c'était comme un large ruban de poussière qui, là-bas, descendait au lac bleu ; et ce bout de lac entrevu enfermaient en lui comme une promesse d'oasis, fait de douceurs fraîches, d'horizons roses et de petites vagues bleues.

Maintenant le tram jaune y grondera trop souvent, sur la vieille route.

Et sur leurs sièges, il m'a semblé que les cochers avaient des airs mélancoliques ; leurs fouets ne lancent plus de joyeux et savants clapotis, où la mère dessine dans l'air de bizarres et fugitifs serpentins ; on sent que quelque chose a passé là-dessus : les princes déchus doivent avoir un peu de ces affaissements-là !

Que voulez-vous, il faut une habitude à tout ! Mais j'en entends, j'en entends, des gens raisonnables et rassis ; ils me parlent d'utilité publique, de confort et de progrès... et je baisse la tête ; et l'un d'eux (c'est comme un

cauchemar) m'a saisi par un bouton de ma jaquette, et j'entends la voix, ô si sarcastique et narquoise : « Nous ne sommes plus, monsieur, au temps des chalumeaux bucoliques, des virgiliennes et des oliviers de la bleue Campanie d'autrefois !... Nous sommes en 1903 ! »

C'est vrai, nous sommes en 1903.

Heureux petits pirates, qui ne sentez pas encore et ne sentirez peut-être jamais la mélancolie des choses qui passent. P. S.

Dépêchons-nous, alors ! — Ma fille, dit une mère, le mariage est l'acte le plus sérieux, le plus grave au monde, on ne saurait trop y réfléchir, d'autant plus que les hommes deviennent de jour en jour plus mauvais.

— Mais alors, maman, il faudrait au contraire se marier le plus vite possible.

La viande fraîche. — Un voyageur à l'aubergiste du Cheval-Gris :

— J'ai demandé de la viande fumée et l'on m'apporte de la viande fraîche !

— Oh ! monsieur peut-être sûr qu'elle n'est pas précisément fraîche, c'est d'une bête que j'ai tuée le mois passé.

Les noix bien gardées. — Le petit Chouchou à son grand-oncle :

— Est-ce que tu veux croquer une noix ?

— Non, merci, mon enfant, je suis trop vieux et n'ai plus de dents.

— Alors, je te donnerai à garder toutes mes noix.

Les débuts d'une grande œuvre.

Le Congrès de la paix, tenu à Rouen, ces derniers jours, a terminé ses travaux au Havre, le 27 courant. Au banquet de clôture, disent les dépêches, le ministre français du commerce a déclaré qu'il était venu, non point pour discuter le détail des résolutions, mais pour apporter au Congrès l'expression des sympathies du gouvernement français pour l'œuvre qu'il poursuit.

La question de la paix fait tous les jours du chemin ; il est doré et déjà permis d'entrevoir le triomphe final d'une idée dont un groupe d'hommes dévoués, groupe tout petit d'abord, mais qui grandit, grandit sans cesse, s'est fait le persévérant défenseur.

C'est en Suisse, à Genève, que se tint, en 1867, le premier congrès de la paix. Garibaldi y assistait. La présence à Genève de l'illustre soldat de la liberté, et ses discours où peut-être la mesure manquait un peu, provoquèrent des manifestations au premier abord enthousiastes et sympathiques, en dernier lieu hostiles. La division se mit au camp des champions de la paix et de la liberté ; les séances du Congrès devinrent tumultueuses, et ce fut à la fin une sorte de déroute.

En 1868, un second Congrès de la paix se réunit à Berne. Là, quoique les délibérations fussent plus calmes, il y eut aussi cependant des divisions qui amenèrent un quasi avortement du Congrès. Le célèbre Bakounine et plusieurs de ses collègues se retirèrent en protestant contre les décisions de l'assemblée, décisions qui étaient en opposition directe avec le programme de l'école radicale exaltée.

Le troisième congrès de la paix s'ouvrit, à Lausanne, le 14 septembre 1869, il y a donc trente-quatre ans, avec le programme suivant :

1^o Déterminer les bases d'une organisation fédérale de l'Europe ;

2^o Quelles solutions doivent recevoir, suivant les principes de la Ligue, les diverses questions engagées et contenues sous le titre général de la question d'Orient, y compris la question polonaise ?

3^o Quels sont les moyens de faire disparaître tout antagonisme économique ou social entre les citoyens ?

4^o Propositions individuelles.

Le président d'honneur du Congrès de Lausanne était Victor Hugo ; le président effectif, Eytel. Au nombre des participants, Jules Ferry, Charles Lemonnier, Simon de Trèves, Edgar Quinet, etc.

Nous empruntons au compte-rendu analytique de ce congrès (Jaquenod et Cie, imp.) les détails que voici, susceptibles, croyons-nous, d'intéresser tous nos lecteurs.

Une foule considérable, composée en grande partie de dames, se presse dans l'étroite salle du Casino (il s'agit de l'ancien Casino, démoli pour faire place à la nouvelle Banque cantonale). Une estrade pour le public a été élevée au nord de la salle. Du côté du lac, une seconde estrade est réservée aux membres des comités. La tribune, d'une simplicité toute républicaine, s'élève entre cette estrade et les bancs réservés aux congressistes. Au-dessous d'elle, sont les tables destinées aux journalistes, très nombreux. Sont représentés entr'autres : le *Siècle*, le *Temps*, l'*Avenir national*, la *Liberté*, la *Gazette de France*, l'*Universel*, l'*Opinion nationale*, la *Démocratie*, le *Rappel*, le *Journal de Paris* ; le *Progrès*, de Lyon ; le *Sémaphore*, de Marseille ; la *Patrie*, de Pesth ; plusieurs journaux de l'Allemagne, de l'Italie, de la Suisse.

La séance est ouverte à 2 $\frac{1}{4}$ heures par M. Eytel, président du comité local.

« Messieurs, dit-il, nous sommes réunis ici pour travailler à la réalisation de l'idée la plus féconde de ce siècle. Nous voulons fonder l'ordre social sur la liberté et associer les peuples pour assurer la paix du monde. Les générations qui nous ont précédé n'ont point passé sans entrevoir quelque chose dans cette perspective. C'était alors une étoile dans le ciel de l'humanité. Le siècle dernier, les amis de notre cause l'avaient entrevue, mais des obstacles s'opposaient à ce qu'elle répandît sur le monde sa bienfaisante lumière. Elle ne se répandait alors que dans les écrits des penseurs, dont les classes privilégiées avaient seules connaissance. On laissait croire aux peuples qu'ils n'étaient bons qu'à s'entregorger. Sont-ils prêts, aujourd'hui, à former une indissoluble alliance ? Nous ne savons : mais nous croyons que nous pouvons en hâter l'avènement et rendre possible cette alliance. Nous en sommes d'autant plus certains que nous voyons accourir ici les hommes de cœur et d'intelligence de tous les pays.

« Vous, nos frères, dans cette œuvre d'harmonie, je vous salue ! Je vous salue au nom des citoyens de la seule fédération existant encore en Europe, fédération dont la principale force découle de ce fait que ses membres se sont interdits de trancher leurs différends par le sabre et le canon. La seconde force de la Confédération suisse, c'est qu'elle délibère librement et avec calme sur toutes les questions brûlantes et les intérêts les plus opposés, qu'elle relègue au dernier plan les préoccupations de personnalités trop vivaces, pour ne s'occuper que des principes. Dans les travaux parlementaires, on ne reste jamais en deçà du respect qui est dû à toutes les opinions, et le premier devoir du citoyen est de laisser toute liberté à ses adversaires politiques. Je ne doute pas, messieurs, que le Congrès de Lausanne suive cette marche, et c'est dans cette conviction que je vous dis à tous : soyez les bienvenus !

« Et vous, Victor Hugo, penseur qui répandez par vos écrits tant de nobles pensées parmi les peuples, qui semez tant de germes féconds dans le champ de l'humanité, je vous dis aussi : soyez les bienvenus ! » (Applaudissements prolongés).

Deux autres discours sont prononcés, puis, Victor Hugo se lève au milieu des applaudissements frénétiques de l'assemblée. Lentement, il s'avance vers la tribune et s'exprime ainsi :

« Les mots me manquent pour dire à quel point je suis touché de l'accueil qui m'est fait. J'offre au Congrès, j'offre à ce généreux et sympathique auditoire mon émotion profonde. Citoyens, vous avez